

In memoriam Françoise Girard

Marie-Claire Bataille



Édition électronique

URL : <http://js0.revues.org/1097>
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005
Pagination : 205-209
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Marie-Claire Bataille, « In memoriam Françoise Girard », *Le Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 120-121 | Année 2005, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://js0.revues.org/1097>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© Tous droits réservés

ACTUALITÉS

In memoriam Françoise Girard

par

Marie-Claire BATAILLE

Françoise Girard, née le 30 juillet 1914 à Paris, est décédée à Paris en juin 2003 à l'âge de 89 ans. Entrée au musée de l'Homme le 1^{er} octobre 1941 à 27 ans comme auxiliaire, elle fut ensuite nommée assistante en 1945, puis détachée moins d'un an au CNRS en 1954-1955. Nommée maître de conférences sous-directeur en janvier 1963, elle a pris sa retraite en 1979 à l'âge de 65 ans après avoir passé 38 ans au département Océanie du musée de l'Homme.

Françoise a été une des figures du musée, appréciée, singulière, parfois crainte à cause de ses remarques percutantes et de sa rigueur affirmée, difficile à connaître comme à oublier. Si ces quelques lignes ont tardé, c'est que j'ai eu du mal à déchiffrer le parcours qui avait forgé un tel caractère et à rendre compte de sa personne au-delà de ce qu'elle voulait bien nous donner à voir. À vrai dire, je n'ai réussi à écrire ces quelques lignes d'hommage qu'après avoir rencontré sa famille et rétabli son passé sans toutefois l'interpréter. J'ai tenté de retrouver les valeurs et événements qui ont guidé sa vie pour remémorer son souvenir, de parler des relations que nous avons entretenues avant même d'évoquer l'héritage anthropologique qu'elle nous a laissé.

J'ai en effet travaillé de nombreuses années aux côtés de Françoise, sans, à vrai dire, jamais bien la connaître car elle se livrait peu à ses collègues. Nos relations n'étaient pas dépourvues d'accrochages amicaux, à la limite du conflit, mais aussi dotées d'un enrichissement que je pense avoir été mutuel. Elle m'a tout appris d'une Océanie que je ne connaissais pas.

En me proposant de travailler au département Océanie, elle me demanda de m'engager à y rester toute ma carrière et d'éviter d'avoir des enfants (sous-entendu : cela risquait de nuire au service du département et prenait beaucoup de place dans la vie !). Elle me demandait, en quelque sorte, de rentrer dans les ordres de la fonction publique comme elle semblait l'avoir fait elle-même. J'acceptais bien sûr la proposition mais ne me prononçais pas sur les conditions ! Il faut croire que ses exigences n'étaient qu'une façade puisque dès sa retraite et même avant, ma famille est devenue une de ses préoccupations annuelles au moment de Noël quand elle déposait des cadeaux pour mes enfants qu'elle m'avait demandé de ne pas avoir. Nous nous sommes vues alors souvent, en dehors de l'institution et hors du carcan qu'elle affichait au musée.

Sa famille dont elle me parlait souvent lui vouait, je l'ai compris récemment, une solide admiration, c'était "la tante Françoise" pour ses neveux et nièces et certains éprouvent aujourd'hui l'envie de marcher sur ses traces. Un de ses neveux s'exprimait ainsi le jour de son départ :

« Tante Françoise n'était pas une femme obéissante et soumise. Elle refusa tout asservissement. Elle me confia à maintes reprises que le sens de sa vie était orienté vers l'exploration du monde et que pour une femme de son époque, il fallait avoir du courage pour ne pas se marier et devenir une femme d'intérieur laissant de côté ses études et ses passions... »

Françoise prenait un malin plaisir à pratiquer un cloisonnement total entre sa vie profession-



FIGURE 1. – Françoise Girard en Nouvelle-Guinée accompagnée de danseurs buang parés de pectoraux en ovules blancs et sparterie (cliché Françoise Girard daté du 13/09/1954, coll. du musée du Quai Branly).

nelle et personnelle, un peu comme pour conserver une liberté totale. Au premier abord, elle faisait peu confiance. Elle pouvait même être revêche envers ceux qui ne montraient pas patte blanche. Pourtant, il n'y avait pas plus chaleureuse qu'elle une fois qu'elle vous avait adopté et que les barrières de la méfiance et d'une mise à l'épreuve qui pouvaient ressembler à une initiation étaient tombées. C'était parfois long mais il fallait être persévérant pour être élu et devenir un interlocuteur. Son considérable respect pour les collections et la fonction publique et sa conscience professionnelle de conservateur faisaient qu'il n'était pas aisément pour des étrangers, de rentrer dans le département Océanie ; quant aux réserves, c'était encore plus difficile. Elle était secrète tout en parlant beaucoup et sans détours mais toujours avec, en toile de fond : d'une part, les années de la guerre de 1940 – nous verrons plus tard combien cette période avait marqué sa

vie et sa mémoire –, d'autre part, la gestion et l'augmentation des collections du département avec un souci permanent de les rendre cohérentes et significatives, enfin, ses années passées sur le terrain en Nouvelle-Guinée en 1954 et 1976, sa seconde mission consistant en une sorte de pèlerinage vingt ans après son premier terrain. Elle en parlait toujours comme si c'était hier et qu'elle avait quitté les rives du Sépik ou les fumerolles des foyers de son village des Buang la veille.

Évoquons tout d'abord son enfance. Françoise vient au monde dans un milieu cultivé, scientifique et artiste mais aussi de libres penseurs. Son père, Pierre Girard, biologiste éminent, est directeur du service de Chimie-Physique de l'Institut de biologie et de physico-chimie fondé par Jean Perrin. Sa mère, Henriette Massignon, est la sœur de l'orientaliste bien connu Louis Massignon, titulaire de la chaire de sociologie musulmane au Collège de France.

Louis est également ethnologue et travaille sur les corporations à Fez ; il parcourt l'Égypte dès ses 17 ans et est en proie, dans sa jeunesse, à des crises mystiques fréquentes. Les Girard sont athées, les Massignon très catholiques et Louis est très lié au père de Foucault qui veut l'entraîner vers la religion ; mais il privilégiera sa carrière scientifique. Ces préoccupations religieuses ne sont pas en faveur d'un rapprochement entre Françoise qui cultive l'athéisme et son oncle dont elle admirait la culture et qu'elle évoquait souvent. Les deux grands-pères de Françoise sont des artistes. Du côté paternel, Paul Albert Girard est peintre et reçoit le prix de Rome en 1861, l'arrière-grand-père était également peintre et prix de Rome. Du côté maternel, son grand-père, Fernand Massignon, après avoir hérité d'une pharmacie familiale, se consacre à la sculpture chez Rodin sous le nom d'artiste de Pierre Roche. Françoise grandit dans cette mouvance pleine de richesses intellectuelles et artistiques. Henriette et Pierre Girard ont trois filles mais Henriette décède bien trop tôt, en 1935, alors que Françoise a 21 ans, Claude et Armelle, ses deux sœurs, 14 ans et 9 ans. Françoise, qui a commencé des études littéraires, habite toujours l'appartement familial de la rue de l'Abbé de l'Epée. Elle va s'occuper de la maison de son père peu préoccupé par les problèmes de la vie domestique jusqu'au décès de celui-ci en 1958. Elle se sent aussi en quelque sorte responsable de l'éducation de ses sœurs. Louis Massignon a aussi trois enfants dont l'un, Yves, cousin de Françoise, deviendra ethnologue, sa sœur Geneviève étudie le chinois et le japonais, la linguistique et l'ethnologie, ses études portent sur les populations acadiennes. On comprend facilement que cet ancrage intellectuel et social de son adolescence, entourée d'artistes, de scientifiques, de libres penseurs puis d'ethnologues, influence sa personnalité et son parcours. On saisit aussi les raisons de sa rigueur en tant que responsable des collections et collègue compte tenu de ses devoirs de sœur aînée. Est-ce sous les influences de ses cousins ethnologues que Françoise suit ensuite les cours de Marcel Mauss et du pasteur Maurice Leenhardt en 1937, puis de 1940 à 1944 et, ceux de Jeanne Cusenier en 1943, pour ensuite se consacrer totalement à l'ethnologie ?

Venons-en maintenant à sa carrière de conservateur au musée de l'Homme et de chercheur en anthropologie. En octobre 1940, Françoise Girard entre au département d'Océanie comme bénévole à une époque active et héroïque. Madame Marie-Charlotte Laroche, le pasteur Maurice Leenhardt, le père Patrick O'Reilly et de nombreux étudiants l'animent alors que

Charles Van Den Broek est parti en mission. On réorganise les salles publiques et les réserves d'Océanie et on remonte tous les objets, registres et fiches qui avaient été mis à l'abri dans les sous-sols du musée ou dans les coffres de la Banque de France lors de la déclaration de guerre en septembre 1939 sur les instructions du docteur Paul Rivet. Françoise vit les grands froids de l'hiver 1940-1941 où il était pratiquement impossible de travailler au Musée qui n'était pas chauffé et relatait les inondations du sous-sol du mois de janvier 1941, mimant l'équipe, qui, les pieds nus, vidait l'eau à grands renforts de serpillières et d'éclats de rire, vivant tous ensemble une même galère dans l'entraide et une sorte de bonne humeur collective. L'image de Michel Leiris, sa paire de chaussures nouée autour du cou, la faisait encore sourire à chaque fois qu'elle se remémorait cette époque. Elle devenait grave et recueillie lorsqu'elle évoquait le démantèlement du réseau de résistance du musée de l'Homme qui s'y était installé. Yvonne Oddon, Anatole Lewitsky, piliers du réseau, sont arrêtés le 10 février 1941. C'est ensuite le tour de Boris Vildé le 26 mars, et de bien d'autres. Le 23 février 1942, un certain nombre de résistants étaient fusillés dont Anatole et Boris. Françoise, peut-être trop jeune et récente au musée de l'Homme, ne semble pas avoir fait partie du réseau, du moins rien ne nous autorise à le dire. Néanmoins, c'est à ce moment qu'elle a soustrait et caché au département Océanie les deux cachets qui servaient au réseau à établir des faux papiers, probablement pour éviter d'autres arrestations s'ils étaient découverts. Elle devait les conserver jusqu'à la fin de sa vie, puisqu'à son décès, on les retrouva à son domicile accompagnés d'une petite note : « à remettre au musée de la Déportation de Lyon ». Il semble qu'elle n'ait pu se séparer de son vivant d'objets aussi chargés de sens. Ils ont figuré à l'exposition dévolue à Germaine Tillon au musée de Lyon en 2004 et font maintenant partie des collections de ce musée. En septembre 1941, elle assure temporairement le service du département et, à la fin du mois, elle est admise à faire partie du « chantier des chômeurs intellectuels » ouvert au musée de l'Homme et affectée officiellement au département Océanie où elle était bénévole depuis une année. Elle y restera jusqu'à sa retraite. Au passage, il est intéressant de constater que la pénurie de postes de l'époque se retrouve quelques soixante-cinq ans plus tard !

Son parcours scientifique est marqué par deux importantes et longues missions de pionnier en Nouvelle-Guinée, dans le Bas-Sépik, le Haut-Morobé, la vallée du Snake, au pays buang.

Partie le 12 mars 1954 avec une mission CNRS patronnée par la recherche scientifique australienne et le professeur Adolphus Peter Elkin, elle fait une escale à Sydney pour contacter ce dernier. Ce sont les Australiens qui lui demandent de s'intéresser aux tribus montagnardes situées dans l'arrière pays de Lae, dans la vallée du Snake (de l'ordre de 8 000 habitants) qui n'avaient jusqu'alors jamais fait l'objet d'études. Le 30 mars 1954, elle s'envole vers la Nouvelle-Guinée et elle reste chez les Buang de mai 1954 à avril 1955, avec sa résidence principale au village de Mapos, qui regroupait, avec les hameaux voisins, de l'ordre de 2 000 âmes. Au mois de septembre de la même année, elle fait une brève tournée dans le massif du Watut et un court séjour à Mumeng et à Bulolo. À son retour, elle s'installe au village buang de Sangas plus facile à étudier car il ne regroupait que 300 personnes, puis revient à Mapos en janvier 1955. Elle devait ensuite parcourir la vallée du Sépik, puis les Highlands. Pour cela, elle part de Lae pour rejoindre Wewak. De là, elle gagne Ambunti, poste administratif sur le fleuve. Elle descend le Sépik qui serpente dans un marais. Elle s'arrête dans plusieurs villages Palimbei et Chambri. Puis elle continue sa descente, passe par Angoram et de là profite d'un bateau de l'administration australienne pour aller au lac Murik où elle achète des objets dont un beau masque. Elle revient à Angoram, puis gagne Madang, Mont Hagen et se rend chez les Nengga qui préparaient un *moka*, une « cérémonie où s'échangent les richesses entre les tribus : grandes coquilles et centaines de porcs ». Arrivée à Goroka, elle doit écouter son voyage à cause d'un accident au pied et revient à Port Moresby puis à Sydney fin juillet 1955 où elle reste quelque temps avant de regagner la France.

Françoise étudia la langue, les structures de parenté et l'organisation sociale, les rites de passage, l'habitat, l'agriculture, l'acculturation et releva des peintures rupestres dans des ossuaires de la profonde vallée de Rangnai. Elle rapporta de cette mission une importante collection de quatre cent quatre-vingt-dix-sept objets (dont cent quatre crochets) plus vingt-cinq autres qui lui furent donnés par le Dr Allen Kelly, J.A. Sauvé et Paul Vaczi, soit de l'ordre de cinq cent vingt pièces répertoriées sous le numéro de collection MH.55.76. Sa collection est parfaitement documentée, avec des fiches descriptives complètes et des photos prises au cours de sa mission. Elle illustre le souci permanent qu'a eu Françoise Girard de collecter des séries d'objets, ainsi qu'en témoignent les crochets par exemple, pour montrer la variété des styles pour un même type

d'objet allant du plus fruste et fonctionnel au plus élaboré reflétant un souci esthétique certain. Elle s'efforça de donner à voir, au sein de ces séries, le passage d'un objet plan à une véritable sculpture à trois dimensions. Ses photos (de l'ordre de plus de deux mille clichés en noir et blanc et couleur puisque la collection renferme également celles prises en 1976), font maintenant partie, selon ses vœux, des collections du musée du Quai Branly, afin d'accompagner les objets. Elles seront consultables à partir de 2006 à l'ouverture du musée.

Un an après son retour de mission, le 19 octobre 1956, une grande partie de cet ensemble est exposé au cours d'une des importantes expositions faites au musée de l'Homme dans la grande salle des expositions temporaires rénovée. Cette exposition intitulée *Nouvelle-Guinée, Haut-Morobé et Bas-Sépik*, illustre deux groupes établis dans les territoires sous mandat australien qui rendent compte, selon Françoise, « du contraste entre les populations montagnardes, les Buang, agriculteurs, de vie modeste et celles qui vivent le long des côtes et dans les grandes vallées chaudes comme la basse vallée du Sépik où la sculpture est reine ». Prouesses de Françoise, des hommes et de l'institution musée de l'Homme de l'époque, si on sait que cette collection fut rapportée par bateau, répertoriée, photographiée et enfin muséographiée en quelques mois ; ou simplement volonté et efficacité de l'anthropologue ! Cette mission donna lieu à plus de dix articles scientifiques auxquels il faut ajouter une vingtaine d'autres que Françoise Girard rédigea sur des objets des collections du département qu'elle avait fait entrer au musée en tant que chargée du département Océanie. Une nouvelle mission de six mois, vingt ans après en 1976, semble avoir été une sorte de pèlerinage et n'a malheureusement pas donné lieu à une collecte d'objets ou à des articles mais à de nombreuses photos.

Françoise Girard a toujours eu des positions militantes au musée, qu'il s'agisse de la gestion des collections comme de la défense des personnels. Ses collègues venaient la chercher quand il y avait des prises de position formelles ou syndicales à prendre, quand il fallait résister aux pressions de certains et tout simplement lorsqu'il fallait témoigner de fermeté et de rigueur car elle ne mâchait pas ses mots. Elle a laissé ses biens immobiliers à la Mutuelle générale de l'Éducation nationale et demandé que sa bibliothèque soit vendue au profit de la Ligue nationale contre le Cancer. Le fonds Françoise Girard – de l'ordre de 650 ouvrages originaux d'anthropologie et d'histoire rares, principalement de langue

anglaise et datant de la première moitié du xx^e siècle, auxquels il faut ajouter des revues classiques sur l'Océanie, bon nombre de catalogues et de tirés à part – a été acquis par le musée du Quai Branly. Il sera consultable par les chercheurs et le public dès 2006, au même titre que les documents, photos de terrain et de collections ethnologiques qui lui ont été donnés. Françoise avait des intérêts très divers, une solide culture et un humour parfois grinçant. Elle devrait aujourd'hui être un exemple à suivre, tant pour l'intérêt et la rigueur dont elle a témoigné en matière de gestion et de conservation des collections, que pour son respect du service public et son apport à l'anthropologie.

Paris, juin 2005

Publications de Françoise Girard¹ sur “des travaux effectués au musée de l'homme”²

1. 1943. Note sur deux massues polynésiennes à dents bilatérales, *Bull. du Muséum*, 2^e série, XV, 4, pp. 258-261.
2. 1945. Récentes acquisitions du musée de l'Homme, *JSO* I, pp. 125-128.
3. 1947. Modèles et enseignes des tatoueurs marquisiens, *La Revue scientifique* 13, pp. 806-811.
4. 1951. Récentes acquisitions océaniennes du musée de l'Homme, *JSO* VII, pp. 274-276.
5. 1951. Deux sculptures maories au musée de l'Homme, *JSO* VII, 7, pp. 279-282.
6. 1952. L'Océanie, in André Malraux, *Le Musée imaginaire de la sculpture mondiale*, pp. 419-441 & pp. 748-751.
7. 1952. Les riches collections néo-calédoniennes du musée de l'Homme, *JSO* IX, pp. 302-306.
8. 1953 (avril). Étranges monnaies des populations noires d'Océanie, *Panorama du monde et des sciences*, pp. 13-16.
9. 1954. Océanie, in André Malraux, *Des Bas-reliefs aux Grottes sacrées*, pp. 585-590 & pp. 504-506.
10. 1954. L'importance sociale et religieuse des cérémonies exécutées pour les Malangan sculptés de Nouvelle-Irlande, *L'Anthropologie* 58, pp. 241-267.
11. 1956. The Buang of the Snake River, *Antiquity and Survival* 5, pp. 406-414.
12. 1956. *Nouvelle-Guinée – Haut-Morobé et Bas-Sépik*, Paris, musée de l'Homme, catalogue d'exposition, 24 p.
13. 1957. Un Théâtre de marionnettes aux Nouvelles-Hébrides ; son importance religieuse, *Tribus* 6, Linden Museum, pp. 7-15.
14. 1957. Quelques plantes alimentaires et rituelles en usage chez les Buang, suivi de Notes complémentaires par Jacques Barrau, *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée* IV, 5-6, pp. 212-227.
15. 1957. Les Peintures rupestres buang - district de Morobé, Nouvelle-Guinée. *JSO* XIII, pp. 1-49.
16. 1957. Les Toupies des Buang de la Nouvelle-Guinée, *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée* VI, 7-8, pp. 109-110.
17. 1959. Quelques plantes utilisées dans diverses techniques par les Buang, district de Morobe, Nouvelle-Guinée sous tutelle australienne, *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée* VI, 1-2-3, pp. 59-57.
18. 1961 (Printemps). La nouvelle salle d'Indonésie, *Objets et mondes* I, F. L, pp. 51-54.
19. 1963. Sculptures et emblèmes funéraires des îles Salomon, *Objets et mondes* III, 3, pp. 211-220.
20. 1963. Plats en bois sculpté des îles Salomon, *Objets et mondes* III, 4, pp. 261-266.
21. 1965 (déc.). Océanie, *Le courrier de l'UNESCO*, XVIII^e année, pp. 17-19.
22. 1966. En Nouvelle-Guinée, la préhistoire n'est pas morte, *Archeologia* 13, pp. 16-22.
23. 1967. Les gens de l'igname. Les Buang de la vallée du Snake, district de Morobé, Nouvelle-Guinée, *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée* V, XIV, 8-9, pp. 287-338.
24. 1968-1969. Les notions de nombre et de temps chez les Buang de Nouvelle-Guinée (district de Morobé), *L'Ethnographie*, pp. 10-13.
25. 1970. Grand mât sculpté érigé pour la commémoration des victimes de la chasse aux têtes par les Asmat de la Nouvelle-Guinée indonésienne, *Objets et mondes* X, 4, pp. 283-298.
26. 1971. Statuette du dieu requin de Santa-Cruz, *Objets et mondes* XI, 3, pp. 273-280.
27. 1972. La Nouvelle-Guinée, *L'Ethnologie régionale* 1, Encyclopédie de la Pléïade pp. 1062-1099.
28. 1975. Menhir, mortiers, sculptures d'oiseau, disque de pierre des environs de Mont Hagen et du Golfe Huon, Nouvelle-Guinée, *JSO* XXXI, 46, pp. 77-90.
29. 1975. Tessons et poteries recueillis chez les Buang, district de Morobé, Nouvelle-Guinée orientale, *JSO* XXXI, 47, pp. 221-234.
30. 1976. Quelques mythes des Buang de la vallée du Snake, district de Morobé, Nouvelle-Guinée orientale, *L'Ethnographie* 71, 1, pp. 37-93.

1. Liste non exhaustive établie par Marie-Claire Bataille (mars 2004).
2. Intitulé donné par Françoise Girard pour la liste de ses publications.

